

son inspiration, ou s'agit-il simplement d'une pensée qui lui est venue après coup? C'est peut-être une bonne idée, mais il me semble que les Canadiens, comme il convient à une nation dont le prestige a grandi, devraient exposer leurs propres idées ou du moins dans des termes bien à eux.

Sans doute sommes-nous tous fiers de l'amitié qui nous lie avec la grande nation voisine du Sud. Nous sommes fiers d'avoir vécu ensemble 150 ans dans la paix et l'harmonie. La frontière entre nos deux pays, qui est presque invisible et n'est pas gardée par des canons ou des forts, n'a pas séparé nos deux peuples. Au contraire, nous avons été rapprochés presque comme une grande race du continent nord-américain. C'est un record que nous envient nombre de nations libres dans le monde moderne, je le sais, et peut-être même beaucoup de nations qui ne sont pas aussi libres.

En ce qui concerne le mouvement de jeunesse dont parle le discours du trône, nous ne saurions nous empêcher de nous reporter il y a 25 ou 30 ans et songer aux grands mouvements de jeunesse qu'Hitler avait établis en Allemagne comme un moyen d'endoctriner les enfants et de les embrigader dans le mode de vie que les gens au pouvoir à ce moment-là voulaient les voir adopter. Il y a eu un mouvement semblable en Italie. Espérons que le projet actuel sera quelque chose de tout à fait différent à tous les points de vue.

Je voudrais signaler à la Chambre un article publié dans la *Free Press* de London, l'un des plus grands quotidiens de l'Ontario. Ce journal a un tirage très élevé et emploie quelque 700 personnes. L'article en question a paru le 13 mars 1965, sous une rubrique de la *Presse canadienne*. En voici le texte:

Si l'amour du Canada pour le capital américain continue, il pourrait en résulter un «mariage politique forcé», a déclaré hier M. Beland H. Honderich, rédacteur en chef du *Star* de Toronto, devant des membres américains et canadiens de l'Institut de la presse internationale.

M. Honderich a dit que les Canadiens aiment les Américains, mais qu'ils se préoccupent aussi à leur sujet.

«La culture, l'économie et la politique américaines influencent si profondément notre mode de vie que nous nous demandons si notre nation relativement petite peut conserver son indépendance en face de la forte pression exercée par notre voisin géant du Sud.»

Je signale la chose aux députés, parce qu'elle me préoccupe vivement et qu'il doit en être de même, j'en suis sûr, pour tous les véritables Canadiens. Le compte rendu indique que, par le moyen d'investissements au Canada, les Américains ont la mainmise sur 60 p. 100 de notre industrie pétrolière, 52 p. 100 de nos mines et de nos fonderies, 35 p. 100 de notre pâte et de notre papier, et 45

p. 100 de nos usines. Pareille situation devrait inquiéter tous les Canadiens, car elle est très grave.

• (4.20 p.m.)

Dans le même ordre d'idées, monsieur l'Orateur, le discours du trône ne fait mention, que je sache, d'aucun programme concernant le commerce. Sans doute, notre déficit commercial d'environ 500 millions de dollars par année avec les États-Unis nous préoccupe-t-il tous. C'est là, il va sans dire, une balance bien défavorable. Il nous faut ensuite jeter un coup d'œil sur certains autres pays comme le Japon, la Russie et la Chine, où la balance, cette fois, nous est plus favorable. Mais viendra un jour, peut-être pas trop lointain, où ces pays vont exiger une plus grande part de notre commerce d'importation. Il faut nous préparer dès maintenant à combler les écarts, petits et grands, de notre balance commerciale. Sinon, nous allons nous trouver en bien mauvaise posture.

Dernièrement, on a déposé et donné à chaque député un exemplaire des prévisions des dépenses pour 1965. Laissez-moi vous dire, monsieur l'Orateur, que j'ai été renversé par la somme d'argent qu'elles représentaient. Le montant global est de 7,400 millions, mais il faut y ajouter les prêts, les placements et les avances de fonds qui s'élèvent à 202 millions, les versements de sécurité-vieillesse qui se montent à 905 millions et les crédits supplémentaires qui seront présentés au cours de la présente année financière. Alors, le total des dépenses pendant cette année financière sera de neuf milliards ou un peu plus.

Je me demande pendant combien de temps une petite population de moins de 20 millions pourra faire de telles dépenses. Cela représente \$450 par Canadien. Revenons un instant, monsieur, à 1950 et voyons ce que nous dépensions à ce moment-là. En 1950, nos dépenses s'élevaient à 2,300 millions, moins du quart des dépenses actuelles. En 1955, les dépenses étaient de 4,700 millions; en 1960, de 6,600 millions et, en 1963, de 7,400 millions. Certes, nous nous développons, mais notre rythme de croissance est-il si rapide? Cette année, en 1965, le chiffre est d'environ neuf milliards.

Puis, monsieur l'Orateur, si nous revenons au montant de la dette nationale le 31 mars 1964, nous constatons qu'elle dépassait 15 milliards de dollars. Examinons un instant le service de cette dette, car nos dettes montent en spirale. Nous payons l'intérêt des intérêts. En 1950, le service de la dette s'établissait à 427 millions de dollars; en 1963, il était de 867 millions, soit près de deux fois plus; en 1964, il dépassait le milliard; et, cette année, il atteint 1,101 millions de dollars. Monsieur l'Orateur, je dirais qu'il faut considérer cela non pas comme une dette à